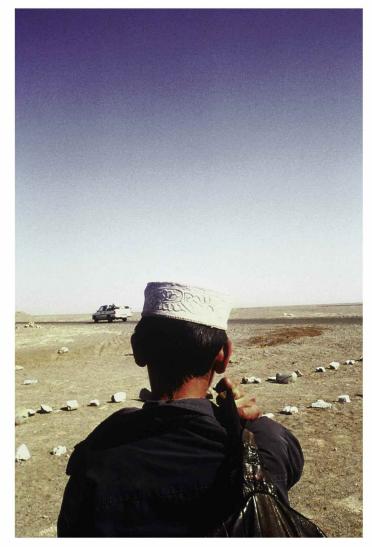
IN THIS WORLD

UN FILM DE MICHAEL WINTERBOTTOM



OURS D'OR

53^{ème} FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM DE BERLIN PRIX DU JURY ŒCUMÉNIQUE PRIX DU FILM POUR LA PAIX



The Film Consortium et BBC Films en association avec The Film Council et The Works présentent une production Revolution Films

IN THIS WORLD

UN FILM DE MICHAEL WINTERBOTTOM

avec JAMAL UDIN TORABI et ENAYATULLAH

RELATIONS PRESSE

Jérôme Jouneaux et Matthieu Rey

tél. : 01 53 20 01 20 fax : 01 53 20 09 82

PROGRAMMATION

Martin Bidou et Christelle Oscar

tél.: 01 55 31 27 24 / 25 fax: 01 55 31 27 26

DISTRIBUTION Haut et Court

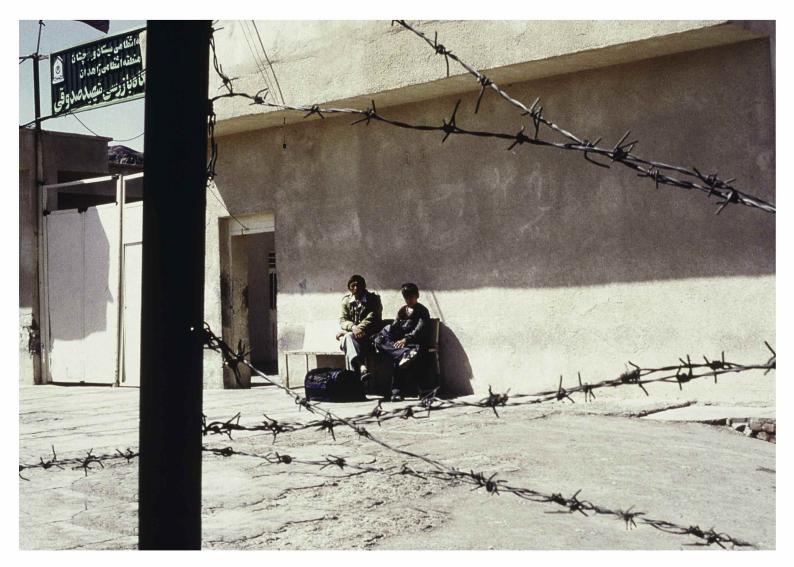
Angleterre - 2003 - couleur - 1h28 - 35 mm - 1.85 - Dolby SRD

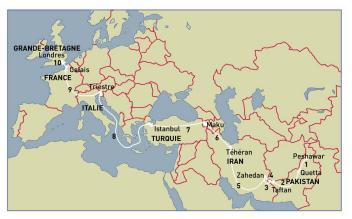
SORTIE LE 29 OCTOBRE 2003

SYNOPSIS

Jamal et Enayatullah sont deux cousins afghans qui vivent à Peshawar, au Pakistan. Orphelin, Jamal habite dans l'immense camp de réfugiés de Shamshatoo et gagne un dollar par jour dans un atelier. Enayatullah travaille dans la boutique familiale. Pour échapper à la pauvreté et tenter une vie meilleure, l'oncle d'Enayatullah décide de l'envoyer en Angleterre. Jamal persuade la famille qu'il doit, lui aussi, être du voyage. Ils rejoignent tous les deux le million de réfugiés qui chaque année remettent leur vie entre les mains de passeurs.

Leur voyage sera long et périlleux. Ils franchissent la frontière iranienne, arrivent à Téhéran, traversent la région montagneuse du Kurdistan, puis la Turquie. C'est un tronçon particulièrement dangereux de la « route de la soie ». L'itinéraire est fréquenté par les contrebandiers. A Istanbul, Jamal et Enayatullah embarquent pour le passage le plus épuisant. Ils resteront 40 heures enfermés avec d'autres réfugiés désespérés dans un container à marchandises. Pour les survivants, la route vers l'espoir peut continuer à travers l'Europe. Elle mène au camp de réfugiés de Sangatte, dans le nord de la France. Reste à s'embarquer clandestinement à bord d'un camion à destination du Royaume-Uni.





- 1 Départ du camp de réfugiés de Shamshatoo en bus
- 2 De Quetta à Taftan puis en camion jusqu'en Iran
- 3 Repris par l'armée et renvoyés au Pakistan
- 4 Retour vers l'Iran en camion
- 5 En bus pour Téhéran
- 6 En bus pour Maku, village frontalier
- 7 A pied à travers la montagne puis en camion jusqu'à Istanbul
- 8 En bateau jusqu'à Trieste
- **9** Train pour le camp de réfugiés de Sangatte à Calais
- 10 Caché sous un camion dans le tunnel sous La Manche

Alors que se dessine en Europe une tendance générale à la sélection des candidats au séjour, et donc au refoulement des étrangers jugés indésirables, chaque Etat tente de rendre dissuasives les conditions d'accès à son territoire. Ce qui engendre des situations juridiques inextricables pour les demandeurs d'asile, dans un climat où la suspicion et l'hostilité l'emportent souvent sur les principes des Droits de l'homme. Des zones d'attente sont créées pour limiter à la source l'exercice du droit d'asile. Des centres de rétention reçoivent les personnes en attente d'une régularisation, le plus souvent refusée. La répression spectaculaire et parfois brutale qui y règne se veut un symbole destiné à dissuader les nouveaux candidats à l'immigration.

Malgré cela, chaque année dans le monde, un million d'hommes et de femmes prennent ce risque. Ils tentent, pleins d'espoir, un voyage qui doit les délivrer de la misère et de la persécution. Leur détermination et leur désir de liberté ont un dénouement bien souvent tragique.

On se souvient des 58 Chinois de Douvres, découverts en juin 2000 morts asphyxiés dans le camion frigorifique qui les transportait depuis la Belgique. Le 8 décembre 2001, on retrouvait sur une zone industrielle en Irlande, dans un container, les corps de huit immigrés clandestins, dont deux enfants. Le drame bouleversait ce petit pays, longtemps terre d'émigration et qui attire aujourd'hui, comme le reste de l'Union européenne, les réfugiés du monde entier. En 1992, l'Irlande ne faisait l'objet que de 39 demandes d'asile, dix ans plus tard, elles représentent près de mille par mois.

Le 31 août 2002, cinq immigrés clandestins sont retrouvés morts en Italie dans un camion sur l'aire de service d'une autoroute à Avellino, près de Naples. Quatre autres sont dans un état grave. Selon les enquêteurs, les victimes seraient des Kurdes. Ils ont péri par asphyxie, prisonniers à l'intérieur du camion dont ils ont tenté, en vain, d'ouvrir les portes. Un des survivants dit être monté à bord du véhicule en Grèce, à Igoumenista, contre 500 dollars. Une fois en Italie, il voulait gagner l'Allemagne. C'est le chauffeur qui a alerté la police après avoir entendu des personnes frapper à l'intérieur de sa remorque.

Situées sur la route maritime empruntée par de nombreux immigrés tentant de gagner clandestinement l'Italie, les côtes de la Sicile sont régulièrement le théâtre de naufrages. En mars 2002, une embarcation chavire au large de Lampedusa. Onze personnes seulement sur les 65 passagers sont sauvées de la noyade. Le 25 décembre 1996, 200 immigrés clandestins avaient péri de la même manière dans la région.

En septembre 2002, en Sicile, les garde-côtes italiens retrouvent 26 cadavres — bilan resté provisoire — à la suite du naufrage d'une embarcation transportant plus d'une centaine d'immigrés clandestins originaires du Liberia. 92 personnes sont secourues après le naufrage. Selon les premiers témoignages des rescapés, ils ont d'abord voyagé à bord d'un cargo parti d'Afrique. Ils ont ensuite été transbordés la nuit du drame dans une embarcation plus petite qui s'est retournée, précipitant ses passagers dans la mer à quelques centaines de mètres du rivage. La veille du drame, trois embarcations transportant au total 211 clandestins avaient été arraisonnées par les garde-côtes.

Le 16 décembre 2002, le cadavre d'un réfugié clandestin, probablement de nationalité irakienne, est découvert sous un camion lors d'un contrôle routier effectué par des gendarmes au péage de Saint-Omer, sur l'autoroute Calais-Le Havre.

Le 24 décembre 2002, c'est dans le container d'un wagon plombé arrivant de Modane, en Italie, et se dirigeant vers Feignies, dans le Nord, que des agents de la SNCF alertés par des coups sur la ferraille et par des cris découvrent 22 ressortissants roumains (des Roms, trois hommes, six femmes et treize enfants dont un bébé de 18 mois) au bord de l'asphyxie. Ils pensaient qu'ils étaient arrivés près de Sangatte. En vertu de l'accord bilatéral de réadmission signé avec la France, les autorités italiennes acceptent de recevoir les Roumains.

Le 18 janvier 2003, les cadavres de 16 candidats à l'émigration, originaires d'Afrique sub-saharienne, sont repêchés au large de Tanger, morts par noyade. Trois autres clandestins sont sauvés de la noyade par la gendarmerie royale qui a dépêché un hélicoptère en mer. Le bateau pneumatique sur lequel les clandestins avaient pris place aurait coulé suite aux intempéries.

Selon l'Association des familles de victimes de l'immigration clandestine (AFVIC), 120 personnes au moins ont péri pendant l'année 2002 en tentant de traverser, sur des embarcations de fortune, les 15 kilomètres du détroit de Gibraltar qui séparent le continent africain de l'Espagne. Mais combien d'autres non répertoriés ?

Sources : AFP, Reuters, Gisti, Le Monde Diplomatique, SUD, Droits devant!



NOTES DE PRODUCTION

Les récits de demandeurs d'asile et d'émigrants finissent bien souvent en tragédie. IN THIS WORLD s'inspire de l'expérience vécue de ces gens pleins de courage et de ténacité, à la recherche d'une vie meilleure.

L'idée de départ était de montrer l'hypocrisie que représente le classement systématique des émigrants en deux catégories distinctes : les « désirables » (ceux qui fuient leur pays pour des raisons politiques) et les « indésirables » (ceux qui viennent chez nous pour des raisons économiques). Andrew Eaton, producteur du film, raconte : « Nous voulions essayer de démonter les arguments de cette distinction. Nos lois exigent que le demandeur d'asile apporte la preuve qu'il est menacé dans son pays. S'il n'y arrive pas, tant pis pour lui. » Le choix de deux réfugiés afghans voyageant depuis le Pakistan permettait de montrer que cette distinction théorique est, dans la pratique, rigoureusement impossible.

Le scénariste Tony Grisoni commença, avec la productrice associée Fiona Neilson, à lire des centaines de récits de première main sur ces personnes passées en fraude. Puis ils partirent tous les deux visiter le camp de la Croix Rouge à Sangatte. A défaut d'autorisation officielle, ils réussirent à s'introduire dans le camp et purent s'entretenir avec plusieurs résidents. A Londres, Tony Grisoni et Fiona Neilson rencontrèrent de nombreux jeunes Afghans. « Ils sont pour la plupart tout à fait disposés à raconter leur histoire, précise le scénariste. Mais il est toujours difficile d'obtenir des informations précises sur leur voyage, parce que ces trajets sont une épreuve terrible. Pour eux, c'est un cauchemar qu'il vaut mieux oublier. »

Début septembre 2001, on décide que le film commencera au Pakistan. Tony Grisoni et Michael Winterbottom préparent un voyage de repérages qui doit commencer à Peshawar, au Pakistan, et durer au moins trois semaines. « Et puis le 11 septembre est arrivé, se souvient Tony. Le 12, j'appelle Michael pour lui demander ce qu'on doit faire... Et il me répond : "Maintenant, je veux faire ce film plus que tout !" Je ne dis pas que j'étais complètement rassuré... Mais une fois sur place, l'angoisse s'est envolée. »

Winterbottom et Grisoni partent donc au Pakistan en novembre 2001 avec des visas touristiques. C'est un moment particulièrement agité dans la région, même si la guerre y est séculaire : le cimetière de Peshawar, capitale de la province du Nord-Ouest, à la frontière de l'Afghanistan, compte plusieurs dizaines de milliers de tombes de moudjahidines. Aujourd'hui, Peshawar est la quatrième ville du pays, si l'on tient compte du million d'Afghans qui y a trouvé refuge depuis le début de la guerre contre les troupes soviétiques en 1979. Depuis des années, la police pakistanaise dissuade les voyageurs occidentaux. La région abrite de grands trafiquants de drogue. Peuplée de tribus pachtounes sunnites qui s'identifient aux anciens maîtres de Kaboul, elle passe aussi pour le refuge d'Oussama Ben Laden et du mollah Omar, chef spirituel de la milice talibane.

Le but du voyage est de collecter tout ce qui pourra être utile au film : personnages, situations, lieux. Winterbottom et Grisoni visitent plusieurs camps de réfugiés, dont celui de Shamshatoo, où le film commencera. Ils réalisent que les difficultés qu'ils rencontrent eux-mêmes tout au long de leur périple ont toute leur place dans le film. En quittant la ville de Quetta, un incident au poste frontière sur la route du désert leur inspire par exemple un moment-clé du film.

Le projet ne ressemble à rien de ce que Tony Grisoni avait déjà pu entreprendre. « C'était terrifiant, admet-il. Tout ce que je pensais savoir de ce métier disparaissait en poussière. Nous n'avons jamais eu à proprement parler de scénario. A un moment, nous utilisions un texte de 25 ou 30 pages qui nous servait de structure. Michael était très emballé à l'idée d'improviser à tout moment. Quelqu'un qui n'est pas comédien a du mal à mémoriser ses répliques. Les dialogues que j'écrivais ne devaient donc servir que d'indication. »

Pour choisir ses interprètes, Michael Winterbottom appelle sa collaboratrice régulière, Wendy Brazington. Arrivée à Peshawar avec les numéros de téléphone des gens que le réalisateur et le scénariste avaient rencontrés, elle s'aperçoit vite que son travail va être compliqué. « Aucun des numéros ne répondait. En fait, je n'avais pas la moindre piste. » Pour corser l'affaire, les choix du réalisateur se portent surtout sur des membres d'une des quatre principales tribus afghanes, celle des pachtounes. Or, ils sont traditionnellement les plus religieux, les plus réservés des Afghans, et par conséquent, les plus difficiles à convaincre de participer à un film.

La situation s'éclaircit quand Wendy rencontre un ancien producteur de la télévision afghane, M. Mahmood, qui vit maintenant à Peshawar. Il deviendra son guide et l'accompagnera dans ses visites des marchés de la ville. « En arrivant sur le premier marché, j'ai entendu quelqu'un crier : "Hello, hello, hello !" C'était Enayatullah, depuis sa boutique de télés et de hi-fi. Il ne parlait pas anglais, il ne savait dire que "hello", mais il était plein d'esprit et surtout il riait. Il était naturellement le centre de toute l'attention, d'une belle manière, très sympathique. »



Pour trouver son jeune comparse, Wendy Brazington organise un casting avec des garçons sélectionnés dans les écoles de langues de Peshawar. Parmi eux, Jamal Udin Torabi. « Dès notre première rencontre, j'avais passé cinq bonnes minutes avec lui parce qu'il m'avait bouleversée. Il portait une chemise sale, il semblait abandonné. Il ne savait pas quand il était né, mais il pensait avoir environ 14 ans ». « Une fois le tournage commencé, ils ont tous les deux très bien su comment faire face à la situation, ajoute Andrew Eaton. Ils ignoraient ce que Michael allait leur demander le lendemain. On voit bien dans le film que leur confiance mutuelle progresse, et c'était effectivement le cas. Ni l'un ni l'autre n'étaient jamais sortis du Pakistan auparavant. Tout ce qu'ils faisaient dans le film et que nous filmions, ils le vivaient vraiment, et pour la première fois. C'était certainement assez étrange pour eux. »

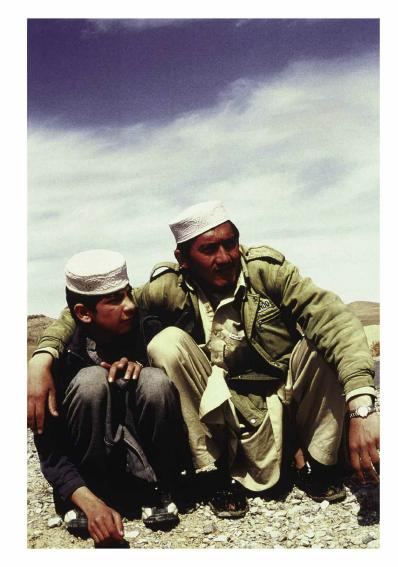
Tourner un film au Pakistan, en Iran et en Turquie quatre mois à peine après le 11 septembre représente naturellement beaucoup de complications. Les assurances requièrent habituellement 1,5 ou 2 % du budget d'un film normal. Ici, c'est 10 % du budget qui seront attribués à ce poste. « Nous avons fait un deal un peu dingue avec une organisation, se souvient Andrew Eaton. On leur avait remis 30 000 dollars. Si on appelait leur numéro d'urgence, ils arrivaient en hélicoptère et nous rapatriaient, où qu'on se trouve dans le monde. Si on n'avait pas besoin d'eux, ils nous rendaient l'argent. Tout le monde était tellement parano au sujet de nos déplacements qu'on a fini par s'inquiéter aussi. L'équipe avait aussi entrepris un "entraînement en territoires hostiles". C'étaient des types complètement barrés, des anciens des commandos britanniques aéroportés, qui nous disaient quoi faire si nous étions pris en otage. »

Obtenir des visas pour les deux acteurs est un problème difficile. Tous les pays exigent un visa britannique en cours de validité pour accorder leur propre visa. Mais les Anglais ne veulent rien délivrer sans que les deux garçons aient obtenu un visa de retour au Pakistan, par crainte qu'ils essayent de rester sur le territoire britannique. « Au lieu d'acheter tout simplement deux faux passeports pakistanais, nous avons essayé de suivre la procédure légale, raconte Andrew Eaton. Nous avons donc envoyé les deux garcons à Kaboul pour qu'ils obtiennent des passeports afghans. Mais personne ne prenait ces passeports pour des vrais. En fin de compte, nous avons acheté deux faux passeports pakistanais et nous les avons présentés aux autorités britanniques. Les contrefaçons étaient très bien faites, on nous a répondus que tout était en règle et on nous a délivrés les visas anglais. Nous pouvions donc obtenir tous les autres visas qu'il nous fallait. »

Les autorisations de filmer dans chaque pays n'étaient pas non plus une mince affaire. La production reçut à temps la permission de filmer au Pakistan et en Iran, mais le document officiel turc n'arriva qu'une fois l'équipe rentrée à Londres ... « Au Pakistan, c'était complètement kafkaïen, se souvient Andrew Eaton. Anita et moi passions notre temps à courir entre les différents bureaux : le Ministère de l'Information, le Ministère des Affaires Étrangères, le responsable du bureau numéro 5... Ce genre de choses. »

Pendant que le tournage avance au Pakistan, puis en Iran, le monteur Peter Christelis voit arriver les cassettes par envois espacés. « Je ne recevais pas les rushes tous les jours, comme c'est le cas pour un film normal. Je pouvais recevoir 70 cassettes d'un coup. Ils n'avaient pas là-bas de service

d'expédition classique, alors chaque fois que quelqu'un reprenait l'avion, il me rapportait les rushes. Il y avait de quoi paniquer : c'étaient les cassettes originales, il n'existait aucune copie de sécurité. " Vu l'économie d'un tournage en vidéo numérique, l'équipe peut se permettre de tourner beaucoup. Peter Christelis pense qu'il a dû digitaliser environ 200 heures de rushes. " C'était devenu un jeu. Il n'y avait pas de scénario, mais comme l'équipe tournait chronologiquement, on comprenait très vite à l'image où se trouvaient les personnages et où ils se rendaient. On les suivait, depuis la salle de montage à Londres, comme si on regardait un feuilleton télévisé. »



Entretien avec Michael Winterbottom

Dans quel contexte avez-vous conçu ce projet ?

Pendant les dernières élections législatives britanniques, en 2001, on a beaucoup parlé d'immigration. A droite comme à gauche, les hommes politiques se focalisaient sur les immigrés « pour raisons économiques » tout en refusant de les considérer comme des réfugiés à part entière. La distinction insidieuse devenait une norme. Or, on ne peut jamais dire : « Toi, tu es réfugié politique, et toi, immigré économique. » C'est, dans la réalité, une frontière impossible à tracer. Ce même discours plein d'animosité envers les étrangers se propageait d'ailleurs un peu partout en Europe. Bossi, ministre du gouvernement Berlusconi, demandait publiquement que la Marine coule les bateaux de réfugiés... Pendant ce temps, on pouvait lire dans la presse des récits d'une brutalité incroyable : des gens dépensaient des sommes exorbitantes et prenaient des risques terribles pour fuir leur misère. En 2000, 58 Chinois étaient morts à bord d'un camion frigorifique pendant leur traversée de la Manche... Comment peut-on considérer les hommes et les femmes qui vivent une telle épreuve comme des fainéants et des parasites ? Je voulais donc parler d'immigration. Au cinéma, les américains racontent beaucoup d'histoires d'immigrés. Pas nous.

A partir de ce thème, qu'attendiez-vous de votre scénariste?

En lançant Tony Grisoni dans l'aventure, je n'engageais pas un scénariste comme on le fait pour un film traditionnel. Je voulais qu'il rassemble une documentation considérable, qu'il mette en place un récit très ouvert et qu'il compose les personnages selon ses rencontres. Pour nos repérages, nous sommes arrivés tous les deux à Peshawar juste après les bombardements américains du 7 octobre 2001. Nous nous trouvions tout près de la région des Talibans et de la ville du mollah Omar. Notre contact sur place était un professeur sans étudiants : ils étaient tous partis se battre en Afghanistan. L'ambiance était certes pro-Talibans, mais les gens se montraient sympathiques envers nous. Pour eux, les attentats du 11 septembre étaient un complot de la CIA et du Mossad : Al-Qaida n'avait rien à voir dans cette affaire. Pendant un mois, on a fonctionné à l'instinct, en empruntant les moyens de locomotion des émigrants : les cars, les camions, les taxis. Dans le désert pakistanais, nous avons été arrêtés par des soldats. Nous n'avions aucun moyen de communiquer avec eux. Ils ont fouillé toutes nos affaires et nous ont embarqué dans leur fourgon. Arrivés à la base, ils nous ont relâchés. Tony a repris la scène, car c'est une situation quotidienne pour des réfugiés en transit : ils ne comprennent pas la langue et ils ignorent les véritables intentions de ceux dont ils dépendent. D'où une terrible vulnérabilité.

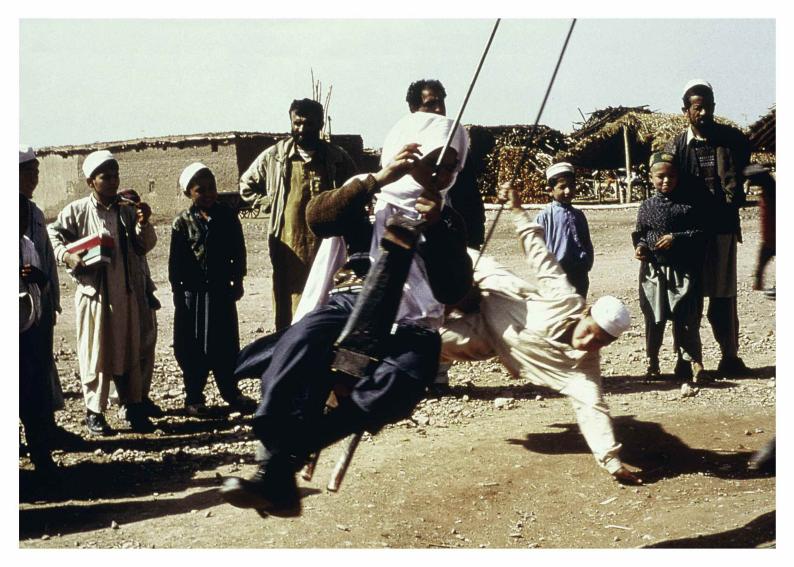
IN THIS WORLD a-t-il pour but de leur rendre justice?

C'est une fiction, mais basée sur des expériences humaines vécues. On considère toujours ces gens pour ce qu'on voit d'eux : de pauvres hères transbahutés, anxieux, en situation précaire. Ces hommes et ces femmes vivent avec un passé et

une culture auxquels ils doivent renoncer. C'est un bagage bien lourd à porter... En Europe, leur culture est le plus souvent ignorée. Ils perdent peu à peu le lien avec eux-mêmes. Dans ce film, je ne veux pas seulement montrer leur réalité, je veux que le public se retrouve dans une émotion la plus proche possible de la leur. En partageant leur périple le temps d'un film, le spectateur pourra plus facilement comprendre la situation de ces personnes.

La langue est un souci permanent pour eux. Et pour vous, en tant que réalisateur ?

Pendant la préparation, nous avions décidé que les personnages principaux parleraient l'anglais. C'était d'ailleurs plausible. Mais au casting nous trouvions surtout des gens qui ne parlaient pas du tout anglais. Nous avons choisi d'en tenir compte pour enrichir les rapports entre nos deux personnages. Jamal a besoin d'Enayatullah pour guitter le pays, mais Enayatullah a besoin de Jamal pour traduire. Ils détiennent chacun une clé différente, ils doivent absolument rester ensemble. Cela fait fonctionner le tandem. En ce qui me concerne, Jamal parlait assez bien l'anglais pour que l'on communique sans problème. J'aurais eu des difficultés si nous avions véritablement écrit des scènes que je doive diriger. Mais nous organisions plutôt des situations, et nous demandions à nos acteurs d'être eux-même, d'évoluer naturellement. Par exemple, la séquence dans le car où le soldat effectue un contrôle d'identité, nous n'avons pas eu besoin de l'écrire puis de la mettre en scène. Le soldat était un véritable garde-frontière qui était ravi de faire ses débuts à l'écran. D'ailleurs, si je lui avais refusé le rôle, il nous aurait peut-être arrêtés!



Comment prépare-t-on un tel périple ?

Le plus gros problème, c'était les autorisations et les visas. Faire passer nos acteurs d'un pays à l'autre a été un véritable parcours du combattant. J'ai appris qu'aucun pays ne veut entendre parler de réfugiés sur son territoire. Même si c'est pour un film! En Iran, nous n'avions toujours pas l'autorisation de la Turquie. J'ai décidé de passer outre et nous avons traversé la frontière un par un avec des visas de tourisme. Mais Jamal et Enayatullah ont été retenus cinq jours avant d'être autorisés à nous rejoindre. Partout, c'était la même histoire. Il nous a fallus des semaines pour leur obtenir des visas britanniques. Nous faisions un film pour la BBC, soutenu par des aides publiques, et la bureaucratie nous mettait des hâtons dans les roues.

Comment vous percevait-on dans les pays que vous traversiez ?

Pas comme un imposant tournage de cinéma, en tout cas. Il y avait deux comédiens principaux, un caméraman, un preneur de son, un producteur, une documentaliste, Tony et moi. Au moment des prises, ça ne faisait que 4 ou 5 personnes derrière la caméra, comme pour un documentaire. Dans toutes les situations que nous avons rencontrées, nos appréhensions ont disparu en un clin d'œil. Le contact était immédiat, la chance finissait toujours par nous sourire. C'est mon meilleur souvenir de tournage. Tout était simple : pas de scénario, pas d'éclairage... Finalement, c'est à Sangatte que nous avons reçu l'accueil le plus hostile. Nous avions prévu une scène dans un café de la ville. Le patron nous avait donnés son accord. Dès qu'on est arrivés avec la caméra, la tension est montée et les clients se sont montrés très agressifs. A l'intérieur du camp, nous avons tenté de fil-

mer. Nous n'avions pas d'autorisation et la police nous a interrompus. Il a fallu tourner la scène ailleurs.

Jamal et Enayatullah, vos personnages, sont-ils des héros? (un temps) ... Oui. Probablement. Ils représentent les millions de réfugiés partout dans le monde qui tentent une vie meilleure. Et ils prennent des risques considérables. C'est donc à double titre qu'ils sont des héros, effectivement. Cela vient aussi de la personnalité des interprètes. Pour trouver nos deux acteurs, nous nous en sommes remis au hasard. Et on a trouvé deux êtres formidables.

Pourquoi ce titre?

Pendant la préparation et le tournage, nous avions un tout autre titre, puisque nous disions aux diverses autorités locales que nous produisions un documentaire sur « la route de la soie ». Nous étions en train de finir la post-production quand, à notre grande surprise, Jamal est revenu en Angleterre et nous a contactés. Son histoire est compliquée. et on peut dire que sa réalité a rejoint notre fiction. Sa demande d'asile a été rejetée mais, étant mineur, il a reçu un permis de séjour au Royaume-Uni jusqu'à sa majorité. Nous lui avons demandé de vérifier les sous-titres du film. Vers la fin, dans la scène où il est au téléphone avec sa famille, le traducteur avait écrit : « Enayatullah ? Il est mort. » Jamal a immédiatement corrigé : « Non, ce que je dis, c'est : Il n'est plus dans ce monde ». Jamal m'a donc donné un titre et une fin, puisque j'évoque son histoire vraie dans le carton final. J'aime assez cette confusion qui existe entre le vrai Jamal et son double de fiction.



MICHAEL WINTERBOTTOM

RÉALISATEUR

24 HOUR PARTY PEOPLE

Sélection Officielle en Compétition - Cannes 2002

REDEMPTION (The Claim)

Sélection Officielle en Compétition - Berlin 2001

WONDERLAND

Sélection Officielle en Compétition - Cannes 1999

Meilleur Film, British Independant Film Awards 1999

Nominé aux BAFTA (Meilleur Film) en 2000

WITH OR WITHOUT YOU (1998)

I WANT YOU

Sélection Officielle en Compétition - Berlin 1998

WELCOME TO SARAJEVO

Sélection Officielle en Compétition - Cannes 1997

JUDE

Quinzaine des Réalisateurs - Cannes 1996

Prix Michael Powell, Festival d'Edimbourg 1996

Hitchcock d'Or. Festival de Dinard 1996

GO NOW

Prix Europa, Sélection Officielle en Compétition - Toronto 1995

BUTTERFLY KISS

Sélection Officielle en Compétition - Berlin 1995

TONY GRISONI

SCÉNARISTE

GOOD OMENS de Terry Gilliam WEISER de Wojciech Marcewski LAS VEGAS PARANO de Terry Gilliam QUEEN OF HEARTS de John Amiel

AVEC

Jamal Jamal Udin Torabi Enayat Enayatullah

FICHE TECHNIQUE

scénario réalisation

directeur de la photographie ingénieur du son

casting musique

montage

producteurs délégués

producteurs

co-producteur productrice associée Tony Grisoni

Michael Winterbottom Marcel Zyskind

Stuart Wilson Wendy Brazington

Dario Marianelli Peter Christelis

Andrew Eaton Anita Overland

Chris Auty

David Thompson

Behrooz Hashemian

Fiona Neilson

Tourné au Pakistan, en Iran, en Turquie, en Italie, en France et en Angleterre.

© 2002 The Film Consortium - Dallington Films Limited -**BBC Films**